



GERFLINT

ISSN 1951-6088

ISSN en ligne 2260-653X

Les défis de l' « afropolitisme » à travers
Afropean soul et autres nouvelles (2008) de
Léonora Miano et *The Thing Around Your Neck*
(2009) de Chimamanda Ngozie Adichie

Marina Isabel Caballero Muñoz

Université de Séville, Espagne

mcaballerom@us.es

<https://orcid.org/0000-0002-7680-3534>

Reçu le 30-09-2021 / Évalué le 15-10-2021 / Accepté le 05-11-2021

Résumé

Cet article vise à étudier le concept d'« afropolitisme » dans deux volumes de nouvelles où les personnages d'origine africaine vivent respectivement en France et aux États-Unis : *Afropean soul et autres nouvelles* (2008), de l'écrivain camerounais Léonora Miano, et *The Thing Around Your Neck* (2009), de l'écrivain nigérian Chimamanda Ngozie Adichie. Sous la lumière des études postcoloniales, nous approfondirons sur les difficultés expérimentées par ces personnages africains pour construire et assumer une identité cosmopolite, transfrontalière et, en théorie, sans ruptures en Occident.

Mots-clés : afropolitisme, Léonora Miano, Chimamanda Ngozie, *Afropean soul et autres nouvelles*, *The Thing Around Your Neck*.

The challenges of «afropolitism» through *Afropean soul et autres nouvelles* (2008) by Léonora Miano and *The Thing Around Your Neck* (2009) by Chimamanda Ngozie Adichie

Abstract

This article aims to explore the concept of «Afropolitism» in two collections of short stories in which characters of African origin live in France and the United States respectively: *Afropean soul and other short stories* (2008), by the Cameroonian writer Léonora Miano, and *The Thing Around Your Neck* (2009), by the Nigerian writer Chimamanda Ngozie Adichie. In the light of postcolonial studies, we will explore the difficulties experienced by these African characters in constructing and assuming a cosmopolitan, cross-border and, in theory, undivided identity in the West.

Keywords: afropolitism, Léonora Miano, Chimamanda Ngozie, *Afropean soul et autres*, *The Thing Around Your Neck*.

Introduction

Les conflits identitaires et la question de l'immigration sont d'une importance capitale dans la littérature africaine postcoloniale car ils constituent une terre

fertile pour discuter les tentatives des écrivains postcoloniaux de reconstruire leur identité originelle ou celle de leur peuple. En effet, leurs écrits sont souvent le miroir d'une expérience personnelle reflétant la problématique de l'assemblage identitaire, individuel et collectif, dans une nouvelle société. Comme nous le savons, le postcolonialisme constitue un ensemble de théories intellectuelles académiques qui cherche à analyser et expliquer, entre autres, les héritages culturels du colonialisme et de l'impérialisme, ce qui nous permet de réfléchir parallèlement sur certains éléments constitutifs de l'identité : la langue, les habitudes, les codes et comportements culturels, etc. De plus, c'est une perspective qui privilégie l'étude des textes littéraires de manière interdisciplinaire, en s'appuyant sur les sciences humaines, l'histoire, les sciences politiques, la sociologie, le féminisme, la linguistique et l'anthropologie, entre autres (Sundhansun, 2016 : 50). Sous cette optique, certains auteurs postcoloniaux tentent de créer aujourd'hui un type de littérature qui remettrait en question l'impact social et culturel du colonialisme et du néocolonialisme sur des identités hybrides et théoriquement décolonisées. Néanmoins, comme le rappelle Brooker, la théorie postcoloniale ne présuppose pas la fin du colonialisme : elle constitue plutôt, et continue à être, la lutte de nombreux auteurs qui cherchent à libérer le sujet postcolonial « subalterne » des chaînes externes et internes, physiques et mentales, imposées par l'Occident. Certains auteurs, comme Edward Said, Aimé Césaire, Frantz Fanon, Homi Bhabha, Ngũgĩ wa Thiong'o, Léonora Miano ou Achille Mbembe, en témoignent : en abordant les problématiques canoniques des études postcoloniales (identité, hybridation, altérité, intégration, etc.), ils réexaminent la place complexe et ambiguë des êtres de « la Postcolonie ».

Deux recueils constitués d'histoires brèves et indépendantes de deux écrivaines africaines se concentrent sur cet état angoissant qu'expérimentent les personnages africains au moment de vouloir se faire une place dans le pays occidental d'accueil. D'une part, nous trouvons *Afropean soul et autres nouvelles* (2008), où l'écrivaine franco-camerounaise Léonora Miano aborde l'expérience infortunée de ses personnages en France, des migrants appartenant à une première et deuxième génération et des immigrants camerounais. D'autre part, dans *The Thing Around Your Neck* (2009)¹, la nigérienne Chimamanda Ngozie Adichie ébauche un portrait profond des préoccupations de ses compatriotes, nigériens d'une première génération aux États-Unis. Dans ces nouvelles, les écrivaines énoncent et dénoncent les réalités des Afrodescendants en Occident sous une même « positionalité » (Hall, 2012), ce qui est perceptible à travers le traitement littéraire de certains thèmes et certaines réalités, tels que le racisme ou le patriarcat en Amérique ou en France et la condition de la femme africaine, nigérienne ou camerounaise, dans cette nouvelle société.

En effet, le parcours vital de ces écrivaines d'origine africaine présente des points communs : les deux réalisent leurs études universitaires en Occident, France et États-Unis, et leurs œuvres voient le jour dans ce « premier monde » francophone ou anglophone. Bien qu'elles publient alors en français et en anglais, leur langue maternelle africaine laisse bien des traces dans leur production romanesque : la plupart des personnages sont, comme elles, des êtres plurilingues et mélangent fréquemment le douala avec le français, chez Miano, ou l'igbo avec l'anglais, chez Ngozie Adichie. Concernant surtout la quête identitaire de leurs personnages, placés toujours en situation d'hybridation culturelle et linguistique, il nous semble qu'une bonne partie de ces expériences personnelles, parfois communes, semblent se trouver alors à la base de leurs réflexions. Alice Delphine Tang dresse ce constat chez Miano :

Cette quête apparaît essentielle dans les romans de Miano. Mais comment pourrait-il en être autrement ? Non seulement l'auteure est une franco-camerounaise qui a su prendre une place entière dans l'univers diasporique, mais elle est également cet être hybride qui traverse des continents où son identité est régulièrement régénérée. Cette citoyenne du monde, fervente panafricaine, inscrit cette citoyenneté universelle dans ses écrits (2014 : 10).

De cette manière, nous nous demandons comment les personnages d'origine africaine de Miano et Ngozie Adichie, dans ces deux recueils, sont capables de reconstruire une conscience « afropolitaine » où les pièces, ou bagages culturels, de leur puzzle identitaire puissent s'assembler et former un nouveau « troisième espace » (Bhabha, 1990) ou une identité culturelle africaine, qui soit à la fois globale et universelle. Dans l'histoire de la critique africaine et de la théorie postcoloniale, le terme « afropolitisme » est apparu depuis quelques années pour étiqueter l'imbrication et le mélange identitaire des éléments « africains » et « cosmopolites » chez un même sujet. Ce concept permettrait alors de qualifier une identité utopiquement réconciliée avec les pratiques culturelles du nouveau pays.

Dans les deux collections, nous voyons comment la profondeur psychologique de l'histoire est en consonance avec le choix d'une narration homodiegétique ou hétérodiegétique. Les nouvelles sélectionnées dans *Autour de ton cou²* se concentrent uniquement sur les expériences de couples nigériens de première génération qui viennent d'arriver aux États-Unis. D'un point de vue narratif, nous constatons comment des dialogues en style direct et indirect se mêlent à la voix d'un narrateur à la troisième personne, privilégiant toujours les pensées et les sentiments de la protagoniste nigérienne. Si Ngozie Adichie concentre ses récits sur les paradoxes des stéréotypes culturels, les romans de Miano transportent le lecteur

plutôt dans l'univers des sensations douloureuses et des réflexions des personnages, qui sont des Camerounais de première et deuxième générations.

Dans le présent article, nous nous proposons donc d'examiner les difficultés rencontrées par les Afrodescendants, dans *Autour de ton cou*³ de Ngozie Adichie et *Afropean soul et autres nouvelles* de Miano, à l'heure de construire leur identité « afropolitaine » en Occident. Nous reviendrons tout d'abord sur la signification du terme « afropolitisme » afin de comprendre comment il nous permet d'approfondir certains des sujets de débat des études africaines et postcoloniales, tels que les diasporas ou les migrations. Nous procéderons ensuite à une analyse comparative de ces deux collections de récits afin d'observer les défis découlant de la négociation identitaire, linguistique et culturelle, des protagonistes. Ainsi, nous essaierons d'étudier dans quelle mesure ces personnages pourraient être qualifiés d'« afropolitains ».

1. « Afropolitisme » : vers une conscience africaine globale

En vue de comprendre la signification du terme « afropolitisme », il faut prendre en considération le texte fondateur de ce néologisme : *Bye-Bye Babar* de Taiye Selasi. L'écrivaine d'origine nigéro-ghanéenne explique ainsi ce concept : « Nous sommes des Afropolitains - la plus récente génération d'émigrants africains [...] La plupart d'entre nous sommes multilingues. [...] Nous sommes des Afropolitains : pas des citoyens, mais des Africains de la sécession » (2005)⁴. Cette même année, Achille Mbembe, chercheur Camerounais vivant en Afrique du Sud, a popularisé ce terme dans un article publié dans *Le Messager* (Douala) et *Sud-Quotidien* (Dakar), puis sur *Africultures.com*. En partant du rôle joué par la France dans les processus de décolonisation, Mbembe s'interroge sur le caractère paradoxal des rapports entre ex-colonisateurs et nations décolonisées, qui dans tous les cas maintiennent des formes d'oppression malgré les cinquante ans d'indépendance. Dans son analyse, il aborde un certain nombre de sujets clés tels que la colonisation, la décolonisation, la migration et l'identité transnationale. Par ailleurs, il rappelle que l'histoire culturelle de l'Afrique a toujours été marquée par la mobilité, l'itinérance et la circulation des mondes, en partie par l'invasion et le contrôle de pays extérieurs à l'Afrique (depuis l'esclavage, et la traite du XV^e siècle, jusqu'au néocolonialisme actuel) et par les guerres incessantes, les migrations, les mariages mixtes et les religions qui coexistent sur le continent. De plus, il essaie de définir le terme d'« afropolitisme » :

La conscience de cette imbrication de l'ici et de l'ailleurs, la présence de l'ailleurs dans l'ici et vice-versa, cette relativisation des racines et des

appartenances primaires et cette manière d'embrasser, en toute connaissance de cause, l'étrange, l'étranger et le lointain, cette capacité de reconnaître sa face dans le visage de l'étranger et de valoriser les traces du lointain dans le proche, de domestiquer l'in-familier, de travailler avec ce qui a tout l'air des contraires - c'est cette sensibilité culturelle, historique et esthétique qu'in-dique bien le terme « afropolitanisme » (2014 : 26).

Dans un contexte africain et postcolonial, l'« afropolitanisme » est associé à une diaspora essentiellement économique et croissante à partir de la dernière partie du vingtième siècle. Par un processus complexe, les récentes identités « afropolitaines » conformeraient une culture africaine transnationale et transocéanique, caractérisée par une acceptation de la diversité et du multiculturalisme, car beaucoup d'entre elles « ont la chance d'avoir fait l'expérience de plusieurs mondes et n'ont guère cessé, en réalité, d'aller et de venir, développant, au détour de ces mouvements, une incalculable richesse du regard et de la sensibilité » (Mbembe, 2014 : 32). Certes, puisque l' « afropolitanisme » peut nous sembler une conception peut-être un peu utopique, nous approfondirons ici les idées de base de cette nouvelle manière de repenser les identités multiples.

Premièrement, les identités « afropolitaines » devraient subir un processus de remise en question et de démythification du rôle de la nation, défini par Homi K.Bhabha comme « l'expérience commune, mais c'est surtout un imaginaire composé de symboles culturels et historiques partagés et consensuels, auxquels les membres d'une communauté peuvent s'identifier et y participer de manière active » (1990:19).

Le concept d'« afropolitanisme » s'oppose à cette vision de la nation comme la seule « communauté imaginée » (Anderson) qui, à travers des comportements et des pratiques collectives, héberge des identités culturelles relativement stables. Dans cette optique, l'identité culturelle ne serait pas seulement déterminée par l'appartenance à une culture « pure », linéaire ou totalisante : l'identité culturelle serait plutôt dans un processus de « déterritorialisation » (Deleuze et Guatari, 1980) et dépasserait l'idée de la « nation », en tant que structure symbolique véhiculant et imposant une certaine et immuable « identité culturelle ». À notre avis, le développement d'une identité « afropolitaine » passe par deux étapes. D'abord, la « déterritorialisation » identitaire, qui signifierait passer par un état de « non-lieu » ou d'indécision et d'ambiguïté, causé par le choc entre deux ou plusieurs imaginaires culturels. C'est dans cet espace mental contradictoire que l'individu négocie son identification et son appartenance à différents groupes et imaginaires. Après cette première étape de conflit, il serait en mesure d'apprendre à se résoudre, à se donner un sens et à « reterritorialiser », dans un deuxième temps, son identité multiple.

En effet, à la fin du XX^e siècle, nous constatons comment les écrivains africains ont bouleversé les paradigmes postcoloniaux. Si, il y a un siècle, la tendance était plutôt de décrire, de problématiser et de refléter le conflit identitaire des personnages, de nombreux écrivains vont aujourd'hui plus loin : ils ne se cantonnent pas seulement au rôle de romancier ou de poète, mais s'engagent également en tant qu'essayistes pour réfléchir sur la question identitaire. Par exemple, dans son essai *Habiter la frontière*, Miano exprime son opinion sur l'idée de la « nation » : « La nation fonctionne rarement de manière inclusive. Sa fonction naturelle est de dire : il y a « nous », et il y a « les autres » » (Miano, 2012 : 84). Pour de nombreux critiques postcoloniaux et afrocentriques, un seul paradigme national, celui du nouveau pays occidental, s'avère obsolète et insuffisant à l'heure de définir les identités multiples, hybrides et « rhizomes », d'après Édouard Glissant (1997). En fait, la « pensée archipélagique » de cet auteur semble être à la base non seulement de l'imaginaire frontalier de Miano, mais aussi dans l'« afropolitisme » car les identités multiples devraient (se) réconcilier avec au moins deux visions du monde, l'Africaine et l'Occidentale, pour garder une identité individuelle, à la fois « créolisée » (Glissant, 1997) et « frontalière » (Miano, 2012).

Par ailleurs, si Mbembe a théorisé l'afropolitisme, Miano s'est proclamée la vulgarisatrice des « identités frontalières » et de l'« afropéanité⁵ ». Bien qu'elle se définisse comme « Afrodescendante », elle utilise le mot « Afropéens » pour se référer aux Européens d'ascendance subsaharienne ou caribéenne et « Afropéa » pour appeler

un lieu immatériel, intérieur, où les traditions, les mémoires, les cultures dont ils sont dépositaires, s'épousent, chacune ayant la même valeur. Afropea, c'est, en France, le territoire mental que se donnent ceux qui ne peuvent faire valoir la souche française. C'est la légitimité identitaire arrachée, et c'est le dépassement des vieilles rançœurs. C'est la main tendue du dominé au dominant, un geste qui dit qu'on sera libre parce qu'on accepte de libérer l'autre. C'est l'attachement aux racines parentales parce qu'on se sent le devoir de valoriser ce qui a été méprisé, et parce qu'elles charrient, elles aussi, de la grandeur, de la beauté [...]. C'est la nécessaire entrée de la composante européenne dans l'expérience diasporique des peuples d'ascendance subsaharienne. C'est une littérature à venir, mais aussi des arts visuels ou des musiques. C'est ce que l'Europe peut encore espérer produire de neuf, sans doute sa dernière chance de rayonner. C'est le commencement de la post-occidentalité, qui n'est pas la négation du substrat européen, mais sa transformation (Miano 2012 : 86-87).

Immergées dans une quête identitaire où l'on désire captiver ce plaisir imaginé de plénitude (Hall, 2010 : 380), ces identités de l'entre-deux se trouvent ainsi dans un processus inachevé et immatériel à la fois d'identification et de négociation interne. Dans une approche globale cherchant un « lieu commun » fondé sur une « poétique de la relation » (Glissant, 1997 : 22-23), les notions d'« afropolitisme » et d'« afropéanisme » permettent de faire référence à une double et complexe appartenance culturelle, à l'Afrique et à l'Occident, où le sujet « afropolitain » ou « afropéen », en tant qu'être (trans)frontalier, aurait déjà assumé son ascendance multiple. Car, comme le rappelle le personnage mianien d'Amok dans *Tel des astres éteints*, « les identités ne seraient pas nationales mais frontalières. Les frontières seraient un long côte-à-côte. Plutôt qu'une cicatrice barrant l'unité du genre humain. Les hommes sauraient leur destin commun. Leurs différences superficielles les divertiraient. Les enrichiraient » (2008 : 117).

2. (Re)faire le centre ou les défis des identités multiples « afropolitaines »

Sans aucun doute, une bonne partie de la littérature écrite par des Africains en anglais ou en français nous permet de réfléchir aux difficultés du sujet d'origine africaine pour s'intégrer dans la nouvelle société occidentale. Comme Papa Samba Diop le rappelle, nous nous trouvons face à une « écriture de l'écart, celle des migrants traduit une vie double, conjointement emplie du souvenir du pays réel et des réalités nouvelles du lieu d'accueil » (2004 : 60). Dans ce contexte, il ne faudrait pas oublier que le cosmopolitanisme constitue l'un des quatre modes d'intégration, selon Tariq Moodod, de même que l'assimilation, l'intégration individuelle et le multiculturalisme (2011 : 6). L'analyse des histoires de Miano et Ngozie Adichie nous permettra de constater ici non seulement la stratégie d'intégration employée par les personnages, mais aussi l'échec ou le triomphe de l'identité « afropolitaine » ou « afropéenne ». Pour cela, nous étudierons d'abord les défis liés à la question linguistique et l'usage de la langue maternelle en Occident. Plus tard, nous nous intéresserons à la manière dont ces personnages négocient leurs identités dans la nouvelle réalité et les espaces socioculturels français et américains.

2.1. Perception et usage des langues maternelle et occidentale

Dans ces récits brefs, les écrivaines utilisent leurs plumes pour dénoncer la pression sociale ressentie par les personnages de devoir bien apprendre et parler la langue officielle du pays, le français ou l'anglais. Pour les écrivaines, le manque de maîtrise de la langue ne devrait pas être interprété par les autochtones comme un désintérêt de la part des nouveaux arrivés pour s'intégrer et appartenir à la

« nation ». À cet égard, dans la quatrième nouvelle homonyme d'*Afropean soul*, le narrateur hétérodiégétique laisse entrevoir l'opinion du protagoniste afropéen de cette histoire :

On laissait entendre que, par leur faute, la langue de la nation se perdait. S'ils ne la savaient pas, s'ils la maîtrisaient mal, ce n'était pas parce qu'on avait pris soin de les entasser dans des endroits où ils n'avaient pas à s'en servir. Les travailleurs maliens et sénégalais [...] exerçaient des métiers ne nécessitant aucune conversation. Personne n'avait rien à leur dire, lorsqu'ils balayaient les couloirs du métro. C'était leur faute. Ils le faisaient exprès. Ils refusaient l'intégration. Ils élevaient leurs enfants en bambara ou en wolof [...]. Dorénavant, on ne permettrait aux étrangers d'entrer en France que s'ils parlaient, lisaient et écrivaient le français. Plus que d'autres, certains devraient faire la preuve de leur intégration, avant même de fouler le sol français (Miano, 2008 : 58).

Dans ces histoires de Miano et de Ngozie Adichie, la pression linguistique s'érige chez les personnages puisque malgré la bonne maîtrise de l'anglais ou du français, les langues officielles dans leurs pays d'origine, l'accent ou le choix du lexique sont perçus par eux-mêmes comme des marqueurs négatifs dévoilant leur identité d'origine. De ce point de vue, Mbembe rappelle que le français, ancienne langue de colonisation, est devenu aujourd'hui une « langue commune » et défend également la légitimité sociolinguistique et l'indépendance des variétés françaises parlées : « le français est désormais une langue au pluriel ; qu'en se déployant hors de l'Hexagone, il s'est enrichi, s'est infléchi et a pris du champ par rapport à ses origines » (2010). De plus, les concepts de « Francophonie » et « Anglophonie » déterritorialisent la langue française et anglaise au-delà de ses frontières nationales et dissocient chaque langue en tant que communauté linguistique et en tant que site culturel d'affiliation. Les écrivaines semblent alors adhérer à cette perspective de la langue et retracent le portrait contraire dans leurs histoires : les discours des personnages dévoilent en effet une vision obsolète, colonialiste et hiérarchique des langues. Par exemple, dans *Imitation*, le personnage masculin d'Obiora évoque, dans une conversation avec ses amis nigériens, la supériorité de l'anglais américain, parlé par ses enfants, face à l'anglais de son pays d'origine : « J'espère que vous allez comprendre l'anglais bien-bien qu'ils parlent, ce sont des Americanah, maintenant, oh ! » (Ngozie Adichie, 2009 : 61).

Cette préoccupation linguistique est évoquée par certains personnages nigériens de Ngozie Adichie, en particulier par ceux qui s'autocorrigent ou corrigent les fautes de langue commises par d'autres personnages. Par exemple, dans *Lundi de la semaine dernière*, Kamara essaie d'adapter son anglais nigérian à l'anglais américain de l'enfant dont elle s'occupe : « Des expressions à l'américaine comme

« fin prêt » ne lui venaient pas encore naturellement, mais elle les employait pour Josh » (Ngozie Adichie, año : 114). Paradoxalement, dans *Les marieuses*, le mari nigérian de Chinaza, Ofodile, prend un rôle dictatorial, comme s'il était le gardien de l'anglais américain, lorsqu'il s'occupe de corriger systématiquement les « fautes » de sa femme : « [Chinaza :] « Est-ce qu'on peut acheter des biscuits ? » [...] [Ofodile] : « Ces cookies. Les Américains disent cookies » (Ngozie Adichie, 2009 : 252); « [Ofodile :] « Parle anglais, il y a des gens derrière nous, a-t-il chuchoté en m'entraînant à l'écart, vers une vitrine de bijoux étincelants. Ascenseur, ça se dit *elevator* en Amérique, pas *lift* » (Ngozie Adichie, 2009 : 256). En fait, la maîtrise de la langue occidentale, comme moyen d'intégration dans le nouveau pays, crée une anxiété démesurée chez le personnage d'Ofodile, qui décide même d'imposer l'anglais à la maison face à l'igbo afin que sa femme s'y habitue.

Dans ce contexte, le triomphe de l'assimilation linguistique, volontaire ou forcée, des personnages de Ngozie Adichie se reflète d'une histoire à l'autre : si, dans *Les marieuses*, la jeune Chinaza appelle les cookies « biscuits » lorsqu'elle vient d'arriver, dans *Imitation* le narrateur hétérodiégétique raconte comment, au bout de quelques années, la nigériane Nkem s'est déjà habituée à la langue et à la culture car elle « fait des *cookies* pour les classes de ses enfants [...]. L'Amérique a fini par lui plaire, par enfoncer ses racines sur sa peau » (Ngozie Adichie, 2009 : 60). D'autre part, dans *Filles du bord de ligne* de Miano, nous constatons comment la langue parlée et le verlan employés par les filles « afropéennes » transpirent dans le discours du narrateur à la 3^e personne du singulier : « Sur le chemin du retour, elles riaient fort. Se racontaient leurs hauts faits, comment elles avaient *latté cette fille, un truc d'ouf*, ce qu'elle avait *pris dans la gueule* » (Miano, 2008 : 50). Ces jeunes Françaises d'origine camerounaise appartiennent à une deuxième génération de migrants où le conflit linguistique semble être plus atténué.

Par ailleurs, l'empreinte de l' « afropolitisme » ou de l' « afropéanisme » peut être perçue à travers l'hybridité linguistique français/camfrançais des récits de Miano. Comme le souligne Bachir Diagne : « d'une certaine manière, l'africanité est cette possibilité d'aller et venir d'une langue à une autre » (2014 : 23). Dans les histoires de Ngozie Adichie, nous observons certainement l'inclusion de l'igbo. Pourtant, le mélange linguistique s'utilise fondamentalement pour renforcer l'impression chez le lecteur que les personnages sont en train de parler entre eux dans cette langue africaine : « Est-ce qu'il y a du lait en poudre ? » ai-je demandé [...]. « Les Américains ne mettent pas de lait ni de sucre dans leur thé. *-Ezi okwu ? Tu ne bois pas le tien avec du lait et du sucre ?* » (Ngozie Adichie, 2009 : 248). Chez Miano le camfrançais, un type d'argot de Douala, fait partie du discours hybride des personnages habitant en France. De plus, sa traduction, accompagnée

d'autres remarques sur la culture camerounaise, apparaît indiquée dans des notes en bas de page. Certes, et reprenant ici les idées de Gehrman : cette inclusion du camfranglais sert à confronter les lecteurs non-camerounais avec l'altérité d'une variante africaine du français qu'ils ne peuvent certainement pas comprendre ; en même temps, cette hybridation offre le plaisir aux lecteurs qui comprennent le camfranglais de profiter de la possibilité de lire leur langue quotidienne dans un texte imprimé (2019 :12). Ainsi, la propre esthétique littéraire de Miano fonctionne non seulement comme un pont intersectionnel entre deux cultures différentes, mais aussi comme un élément clé dans la construction des consciences hybrides d'*Afropean soul et autres nouvelles*.

2.2. La « migrance » ou les paradoxes de l'intégration sociale

Dans son ouvrage *Black Women, Writing, and Identity : Migrations of the Subject*, Carole Boyce Davies rappelle que la notion de « migratory subjectivity » renvoie au fait que l'architecture identitaire du sujet migrant n'est pas toujours construite en harmonie (1994 : 36). Dans cette partie, et à partir du concept d'« hétérotopie » de Foucault, nous étudierons les conflits des personnages pour s'intégrer dans les différents espaces socio-culturels dans le nouveau pays. Face à l'impossibilité de développer une véritable identité « afropolitaine » ou « afropéenne », nous analyserons comment ils habitent leurs identités multiples dans la douleur de la « migrance », terme qui désigne un mélange de « migration », « errance » et « souffrance » (Traoré, 2008).

La relation des personnages avec les lieux qu'ils habitent nous permet de voir comment l'espace social est un produit qui sert à la fois d'outil de pensée et d'action et de moyen de domination et de contrôle de ces êtres fictionnels (Lefebvre, 2013 : 26). Ce qui nous intéresse de démontrer dans les histoires de Miano et Ngozie Adichie est la représentation d'espaces « hétérotopiques » bien différenciés et constituant la source de la « migrance » des personnages. Comme nous le savons, l'« hétérotopie » est un néologisme proposé par Foucault dans *Des espaces autres* (1967) qui fait référence à la localisation physique de l'utopie : à un type spécifique d'espace Autre, qui porte en lui des pouvoirs, des forces, des idées, des régularités ou des discontinuités et qui peut être classé selon le temps ou le lieu auquel il appartient. Dans les récits brefs de ces écrivaines africaines, nous différencions des lieux hétérotopiques intérieurs liés à « l'africanité » et « l'occidentalité » des personnages et un « troisième » espace extérieur où les pratiques culturelles, et aussi identitaires, de ces êtres fictionnels entrent en conflit.

D'une part, nous trouvons un premier espace intérieur où les personnages performant leur « africanité » : la maison, espace normalement « féminin » dans les sociétés les plus traditionnelles et patriarcales. Dans *Filles du bord de ligne*, nous reconnaissons l'angoisse des parents Camerounais, de première génération, face à l'idée de « perdre » leurs filles au cas où elles arriveraient à s'intégrer totalement dans la société occidentale. Cela entraînerait à leurs yeux une perte des valeurs traditionnelles familiales, comme l'honneur : « N'ayant pas de prise sur le monde extérieur, ils craignaient qu'il leur ravisse leurs filles. La famille n'aurait plus rien. Plus de dignité. Plus de morale. Ils n'aimaient pas les jeans moulants, les coiffures à la Beyoncé » (Miano, 2008 :51). Nous avons vu précédemment comment Ofodile, dans *Les marieuses* de Ngozie Adichie, est un personnage obsédé par l'apprentissage de l'anglais américain comme stratégie d'intégration. Curieusement, la fièvre assimilationniste de ce personnage va bien au-delà de la question linguistique puisqu'il apparaît également comme le conservateur et le défenseur de la culture américaine, une culture paradoxalement si globalisée au niveau mondial qu'elle est aujourd'hui presque inexistante, comme le remarque Shirley, sa voisine américaine : « Notre problème, ici, c'est que nous n'avons pas de culture, pas de culture du tout » (Ngozie Adichie, 2009 : 259). Repenser alors les problèmes des identités en voie de devenir « afropolitaines » entraînerait non seulement une réflexion sur la place et la complémentarité de l'imaginaire occidental et africain, mais également un questionnement sur les institutions et les forces sociales impliquées (l'état, la famille, la communauté, etc.).

Parallèlement, nous identifions d'autres lieux intérieurs qui symbolisent clairement l'« occidentalité », comme le centre commercial dans *Les marieuses* de Ngozie Adichie. En effet, la découverte de la réalité mondialisée et des valeurs du capitalisme représente un bouleversement psychologique pour les Nigériens de la première génération, tel que Chinaza le constate : « J'avais l'impression d'être dans un autre univers physique, sur une autre planète. Les gens qui nous bousculaient, même les Noirs, portaient sur le visage la marque de la différence, de l'altérité » (Ngozie Adichie, 2009 : 255). Dans cette optique, les deux écrivaines africaines ébauchent une critique de l'invasion et du rôle de la culture américaine à travers les médias, car « au lieu d'élever la conscience de la jeunesse africaine dans le monde et de forger une communication entre les peuples et les nationalités, les médias stigmatisent ces mêmes groupes sociaux et déforment leurs expériences respectives⁶ » (Mami, 2014 : 10). Ainsi, Miano fait allusion à cette idéalisation de la culture américaine pour dénoncer la façon dont le consumérisme et ses valeurs, telle que l'immédiateté, influencent négativement les rêves et la vision de futur des jeunes « afropéennes », puisque le « rêve américain » n'est plus américain :

Elles iraient à New York. Elles vivraient comme dans les séries télé, des vies de consommatrices effrénées, des vies de femmes de basketteurs, de groupies ayant mis la corde au cou à un rappeur connu. Elles seraient riches. [...] Elles ne voulaient pas changer le monde, juste en mordre un bout (Miano, 2009 : 50).

De sa part, Ngozie Adichie associe la fiction commercialisée par les médias de masse aux origines du choc culturel, et de la désillusion qui en découle, pour ses personnages féminins -des Nigériennes qui viennent d'arriver dans le pays pour réaliser leur « rêve américain ». Par exemple, Chinaza, dans *Les marieuses*, exprime son état de confusion quand elle découvre sa nouvelle maison américaine pour la première fois :

Il avait utilisé le mot « maison » pour me parler de notre futur foyer. Je m'étais imaginé une allée bien lisse serpentant entre des pelouses vert concombre, une porte s'ouvrant sur un vestibule, des murs ornés de tableaux paisibles. Une maison comme celles des jeunes mariés blancs dans les films américains qui passaient le samedi soir sur NTA (Ngozie Adichie, 2009 : 243).

Il existe également un autre espace où le simulacre de l'« occidentalité » entraîne tant un véritable état d'invisibilité que l'impossibilité pour les personnages de développer une identité « afropolitaine » ou « afropéenne » : le lieu de travail. Ce parcours par les récits brefs de Miano et Ngozie Adichie nous offre tout un répertoire d'emplois précaires occupés par les personnages africains et même par les « afropéens », les Européens d'ascendance africaine : télévendeurs, chauffeurs de taxi, serveurs ou nounous. Dans deux histoires de Miano il y a deux personnages qui occupent un poste de télévendeur, la mère camerounaise d'Adrien dans *Fabrique de nos âmes* insurgées et le jeune afropéen d'*Afropean soul*. Le lien entre la précarité du travail et la disparition identitaire est évoqué clairement par le biais d'un changement de nom, et en conséquence de perte identitaire. Le nouveau nom que les personnages doivent utiliser dans leurs postes de travail dénote une volonté de neutraliser, normaliser et cacher les différences et la vraie origine des employés. En adoptant les noms de « Viviane » et « Dominique Dumas », la mère d'Adrien et le jeune afropéen subissent ainsi une sorte d'effacement identitaire, ce qui se traduit au niveau physique par un sentiment d'asphyxie :

La mère d'Adrien n'est pas physiquement morte, mais elle est disparue dans un certain sens [...]. Elle n'est plus qu'une voix qui répond au téléphone : « Institut M. bonsoir ! Viviane à votre service. » Jusqu'à neuf heures du soir. Et il faut sourire. Le sourire s'étend au téléphone (Miano, 2008 : 40).

Il rêvait qu'un long cordon téléphonique s'enroulait autour de sa gorge, l'étouffant sans qu'il puisse réagir. [...] Depuis le début, et comme tous les

autres, il acceptait de changer de nom. Tous les téléopérateurs de son équipe utilisaient le même : Dominique Dumas. C'était une identité unisexe (Miano, 2008 : 54-55).

Comme nous pouvons le constater jusqu'à ici, l'angoisse des personnages de Miano et Ngozie Adichie découle d'une situation de solitude : sans nom, les personnages vivent la vie au travail comme un processus d'effacement de leur identité, car ils deviennent invisibles dans la sphère sociale. Tel que Siccardi le rappelle, « cet isolement, souvent plus social que physique, s'explique par le fait que les modèles d'interaction sociale qu'ils connaissent ne fonctionnent plus tout à fait » (2017). Ces deux extraits de la première nouvelle de Miano, *Depuis la première heure*, évoquent une amplification de ce sentiment de solitude chez le protagoniste de la nouvelle, notamment à travers la reprise de l'incipit à la fin de la nouvelle (« Je n'ose pas rentrer » et « je ne vais pas rentrer ») et l'expression « bactérie neutralisée », qui suggère une répétition cyclique et condamne le personnage à vivre en permanence dans son conflit intérieur.

Je n'ose pas rentrer. Même si ici, tout est sombre depuis la première heure du premier jour. Je ne peux pas rentrer. Laisser la honte s'abattre sur moi. Les railleries et le mépris des autres m'engloutir. Autant mourir ici. Comme une bactérie neutralisée (Miano, 2008 :27).

Alors, je ne vais pas rentrer. Même si ici, tout est sombre depuis la première heure du premier jour. Je ne vais pas rentrer. Laisser la honte s'abattre sur moi. Les railleries et le mépris des autres m'engloutir. Autant mourir ici, comme une bactérie neutralisée, et que personne, jamais n'en sache rien (Miano, 2008 :33).

Ces répétitions semblent alors accentuer l'écart infranchissable entre les deux univers, l'Africain et l'Occidental : il y a une impossibilité de retour à la Terre Mère pour les personnages. Coincés dans des emplois précaires en Occident ou au chômage, les plus jeunes ne peuvent pas envisager de rentrer en Afrique, ayant échoué dans leurs tentatives d'améliorer leurs vies et celles de leurs familles sur le continent africain. La perte de l'honneur et la honte de ne pas avoir réussi en Occident les immobilisent et les empêchent de quitter la France ou les États-Unis. Chez Ngozie Adichie, l'angoisse vient hanter le protagoniste d'*Autour de ton cou*, Akunna, qui envoie de l'argent à sa famille en Afrique et survit à peine en travaillant comme serveuse aux États-Unis. Le ton dramatique de cette histoire peut être perçu à travers l'extrait suivant. Vu la précision descriptive, et parce qu'à la fin de l'histoire le lecteur apprend qu'Akunna retourne au Nigeria après avoir appris la mort de son père, il nous semble qu'ici la voix chargée de la narration est celle de la protagoniste. Dans une certaine volonté de vouloir s'éloigner de cette mauvaise

expérience vécue en Amérique, elle raconterait alors sa propre histoire en utilisant la deuxième personne du singulier :

Personne ne savait où tu étais, parce que tu ne le disais à personne. Parfois, tu avais l'impression d'être invisible et tu essayais de traverser le mur de ta chambre pour rejoindre le couloir, et tu te faisais des bleus aux bras en te cognant contre le mur. [...] La nuit, quelque chose venait s'enrouler autour de ton cou, une chose qui manquait t'étouffer avant que tu ne sombres dans le sommeil (Ngozie Adichie, 2009 : 177).

Finalement, nous nous référerons à ce « troisième » espace, également conflictuel, représenté par la rue, « la ligne de jonction entre deux points » (Miano, 2008 : 47) : le lieu intermédiaire entre l'occidentalité, symbolisé par le centre commercial, et l'africanité, représenté par la maison. Dans *Filles du bord de ligne*, *Fabrique des âmes insurgées* et *Afropean soul*, les personnages « afropéens » de Miano expérimentent en effet les contradictions de ne pas pouvoir réconcilier ces deux réalités. La rue apparaît dans ces histoires comme le lieu où s'accroissent les luttes identitaires et les différences (raciales, de classe ou genre) vécues par les personnages sur le sol français. Bien qu'ils constituent une deuxième génération déjà « afropéenne », leur identité est encore non résolue et en conflit. Dans *Filles du bord de ligne*, le narrateur hétérodiégétique évoque l'espoir des jeunes filles « afropéennes » de cesser de vivre dans cet entre-deux indéfini : « [...] elles osaient un rêve. Elles cessaient d'habiter la césure séparant le monde extérieur de celui des parents. Elles n'étaient plus coincées dans deux modes de vie. Le jour venait. Elles faisaient le voyage. Elles ne revenaient pas » (Miano, 2008 : 52).

Conclusions

Ce parcours comparatif des récits brefs de Miano et Ngozie Adichie, nous a permis de démontrer comment l'identité des personnages migrants ne peut pas être interprétée comme une combinaison hybride et utopiquement réconciliée de deux cultures, sens véhiculé par les adjectifs « afropolitain » (Mbembe) et « afropéen » (Miano). Sous un registre ironique chez Ngozie Adichie et plutôt tragique chez Miano, nous pouvons constater les similitudes, et les différences, concernant les défis linguistiques et culturels expérimentés par leurs personnages d'ascendance africaine. Imitation, assimilation forcée ou volontaire, rejet systématique ou méconnaissance sont quelques-unes des positions prises par les personnages de ces écrivaines face à la culture de la globalisation et à la nouvelle identité culturelle du pays, qu'elle soit française ou américaine.

Ces personnages arrivent donc à « déterrotaliser » et à réfléchir par rapport au processus de négociation de leurs identités plurielles. Pourtant, ils ne sont pas capables de définir, réconcilier et « reterritorialiser » cette nouvelle identité à cause de la hiérarchie implicite entre français/américain « de souche » et français/américain « d'origine ... ». Or, si ces êtres fictionnels n'arrivent pas à habiter l'espace mental utopique appelé « Afropea » (l'imaginaire de l'entre-deux où l'hybridité culturelle serait non-confliktuelle pour les identités multiples), leurs histoires nous aident à réfléchir non seulement aux défis des identités plurielles africaines pour réconcilier leur « africanité » et « occidentalité », mais aussi aux problèmes des sociétés occidentales pour accueillir et accepter des nouveaux modes d'intégration au sein de « la nation ».

Bibliographie

- Bachir Diagne, S. 2014. « Africanity as an Open Question ». *Identity and Beyond : Rethinking Africanity*, vol. 24. [En ligne]: <https://doi.org/10.1215/1089201x-24-1-289> [consulté le 23 août 2021].
- Bhabha, H. K. 1990. *Nation and Narration*. Londred: Routledge.
- Brooker, P. 2003. *A Glossary of Cultural Theory*. Londres : Arnold.
- Davies, C. B. 1994. *Black Women, Writing, and Identity : Migrations of the Subject*. Londres : Routledge.
- Deleuze, G., Guattari, F. 1980. *Mille plateaux*. Paris : Minuit.
- Gerhmann, A. 2019. « Emerging Afro-Parisian 'chick-lit' by Lauren Ekué and Lénora Miano ». *Feminist Theory*, vol. 20(2), p. 215-228.
- Glissant, E. 1997. *Traité du Tout-Monde. Poétique IV*. Paris : Gallimard.
- Kumar D. Sudhansu. 2016. « Politics of Cultural Dehumanization: A Study of the Post-Colonial Lives ». *Research on postcolonial studies*, vol. 1, p. 49-51.
- Simmonds, P. 2014. *Gemma Boverly*. (Sztajn, L., Fromental, J.C., trad.). Paris : Éditions Denoël.
- Lefebvre, H. 2013. *The Production of Space*. (Nicholson-Smith, D., trad.). Oxford: Blackwell.
- Mbembe, A. 2005. *Afropolitanisme*. [En ligne] : <http://africultures.com/afropolitisme-4248/> [consulté le 10 août 2021].
- Mbembe, A. 2013. *Sortir de la grade nuit*. Paris : La Découverte.
- Miano, L. 2008. *Tels des astres éteints*. Paris : Plon.
- Miano, L. 2008. *Afropean soul et autres nouvelles*. Paris : Flammarion.
- Miano, L. 2012. *Habiter la frontière*. Paris: L'Arche.
- Moodod, T. 2011. « Multiculturalism and integration : struggling with confusions ». [En ligne] : <https://www.coe.int/t/dg4/cultureheritage/mars/source/resources/references/others/38%20Multiculturalisme%20and%20Integration%20-%20Modood%202011.pdf> [consulté le 10 septembre 2021].
- Ngozie Adichie, Ch. 2009. *The Thing Around Your Neck*. Londres : Harper Collins.
- Ngozie Adichie, Ch. 2013. *Autour de ton cou* (de Pracontal, M., trad.). Paris : Gallimard.
- Papa Samba Diop. 2004. « Le pays d'origine comme espace de création littéraire ». *Notre Librairie*, n° 155-156, « Identités littéraires », p. 60.

- Petetin, V. 2017. « L'« afrophonie » de Léonora Miano ». *Études*, n° 9, p. 83-92. [En ligne]: <https://doi.org/https://doi.org/10.3917/etu.4241.0083> [consulté le 10 août 2021].
- Siccardi, J. 2017. « De la divergence culturelle à la confluence transculturelle : rencontres de l'altérité dans *The Thing Around Your Neck* de Chimamanda Ngozi Adichie ». *Journal of the Short Story in English*. [En ligne]: <http://journals.openedition.org/jsse/1873> [consulté le 25 juillet 2021].
- Tang, A.-D. 2014. *L'œuvre romanesque de Léonora Miano, fiction, mémoire et enjeux identitaires*. Paris : L'Harmattan.

Notes

1. Le recueil original s'intitule *The Thing Around Your Neck*. Pour le présent article nous avons pris les citations de la version française, traduite par Mona de Praconta aux Éditions Gallimard.
2. Dans la collection d'histoires de Ngozi Adichie, nous nous focaliserons principalement sur celles qui se déroulent aux États-Unis et qui mettent en scène des femmes nigérianes de première génération, célibataires ou nouvellement mariées aux États-Unis: *Imitation, Lundi de la semaine dernière, Autour de ton cou y Les marieuses*.
3. Nous nous référerons à partir de maintenant à la traduction en français réalisée par Mona de Praconta en 2013 chez Gallimard, *Autour de ton cou*, d'où nous avons pris les citations pour cet article.
4. Texte original en anglais: «We are Afropolitans - the newest generation of African emigrants [...] Most of us are multilingual. [...] We are Afropolitans: not citizens, but Africans of the secession» (2005).
5. Dans *Habiter la frontière* (2012 : 83) Miano rappelle que c'est David Byrne le créateur du néologisme « Afropéa », qui désigne de manière symbolique l'influence des cultures subsahariennes sur l'Europe. Dans l'essai éponyme, *Afropea. Utopie post-occidentale et postraciste* (2020), Miano explique les origines de ce terme dans le chapitre « Brève histoire du mot », p. 47-56.
6. Texte original en anglais: «Instead of elevating the African youth's consciousness with the world and forging communication between peoples and nationalities, the media stigmatizes these same social groups and erodes their respective experiences» (Mami, 2014: 10).